

Paroles de femmes : prostituées à Poona ¹ (Inde)

Une première version de ce texte² a été écrite en 1998, à l'issue d'une déambulation dans la vieille ville de Poona en compagnie de Thierry Paquot³. Fasciné par un urbanisme à première vue complètement anarchique, ce dernier prête attention à ma description du quartier des prostituées : on y retrouvait, dans des immeubles relativement récents du milieu du xx^e siècle — déjà bien délabrés par le climat et le manque d'entretien —, une économie de l'espace très voisine de celle des bâtisses traditionnelles du pays marathe, les *vada*.

J'avais découvert la red-light area de Poona l'année précédente grâce à un couple d'amis infirmiers, Rose et Jean-François Bruchet⁴. Je me mis, de plus d'une façon, à suivre leurs pas dans ce quartier, où l'idéal était de se rendre en fin de matinée avant l'arrivée des premiers clients. Alors que le but de mon séjour en Inde était de m'initier à la description des langues au Deccan College, j'ai découvert auprès des prostituées un terrain bien différent : il ne s'agissait pas de ces informateurs rêvés des enquêtes linguistiques, dont on va recueillir les parlers dans un environnement aussi naturel que possible, mais de prostituées, c'est-à-dire fondamentalement, dans le contexte de l'Inde, des personnes déplacées se

¹ Poona (orthographié aussi Pune, à prononcer « Pouné »), considéré comme le centre traditionnel de la culture marathe dans l'État du Maharashtra, a, comme toutes les grandes villes de l'Inde, son quartier de prostituées, avec un nombre de filles se comptant en milliers plutôt qu'en centaines.

² « L'espace de la prostitution : témoignage de deux femmes en Inde », dans *Urbanisme*, n° 302 (septembre-octobre 1998), p. 82-86.

³ Philosophe de formation (comme de tempérament) et professeur à l'Institut d'urbanisme de Paris, Thierry Paquot a été pendant près de deux décennies éditeur de la revue *Urbanisme*.

⁴ Rose et Jean-François Bruchet ont vécu de 1992 à 1997 à Poona, où ils travaillaient pour Interaide, une organisation non gouvernementale qui finançait alors un programme d'aide aux prostituées mis en œuvre à Bombay et à Poona par l'*Indian Health Organization*. Parlant couramment hindi l'un et l'autre, ils firent bien plus pendant leur séjour à Poona que de donner des conseils d'hygiène aux prostituées, nouant des contacts solides et soignant plusieurs d'entre-elles lorsque, tombées malades, elles furent délaissées de tous. Jean-François Bruchet est décédé accidentellement, fin 1999, au cours d'une mission suivante en Éthiopie.

retrouvant à plusieurs centaines de kilomètres de chez elles ! Transplantées d'une société traditionnelle où les femmes mènent une vie sans histoire, toutes occupées qu'elles sont à vaquer aux occupations saisonnières du village et des champs au milieu d'un entourage joyeusement bavard de parentes et de voisines, les prostituées étaient du jour au lendemain confrontées à l'expérience de contacts forcés avec des inconnus.

Lors de mes visites dans les maisons de prostituées à l'heure où les filles finissent de se faire belles ou prennent un repas, l'accueil était toujours des plus chaleureux, et, peu à peu, certaines filles prenaient la parole et posaient des questions. Deux d'entre elles, Sangeeta et Saroja, assurément plus mûres, m'ont ainsi parlé — en hindi, la langue de communication du quartier —, pendant près de deux ans.

Sangeeta Chaudhari⁵, vingt ans, originaire du Népal (à plus de 1500 km de Poona) n'est pas allée à l'école et ne sait pas lire, mais elle a appris le hindi ainsi que des bribes d'anglais et d'arabe, rappelant qu'il lui avait été proposé d'aller travailler à Dubaï. Vendue dans le quartier à 16 ans, elle a remboursé son prix. Bien que libre à présent, elle pense n'avoir pas d'autre choix que de continuer à « pratiquer le métier » (*dhanda karna* en hindi).

Saroja Shindigi, vingt-deux ans, du Karnataka, État de l'Inde voisin du Maharashtra, est venue à la prostitution de son propre chef. Elle a fait dix classes en langue kannada (langue de son État) et maîtrise le hindi ainsi que la langue de Poona, le marathi. La prostitution est pour elle le seul moyen de gagner de l'argent, mais elle souhaite quitter un jour le « métier ».

Je suivais — parfois je devais reconstituer — le fil discontinu de leurs paroles, leur donnant toujours la considération que je donne à mes interlocuteurs. Je prenais conscience que leurs propos étaient tenus dans le cadre d'une rencontre relevant a priori de l'improbable, celle de prostituées indiennes et d'un apprenti linguiste venu de l'étranger. Dans la relation qui s'établissait, et qui était une relation d'interactions, ma maîtrise des langues et des concepts me plaçait dans le rôle de celui qui pouvait comprendre ce qu'elles racontaient, en sorte qu'ayant gagné leur confiance, je me retrouvais à répondre à diverses demandes de conseils, y compris dans le domaine médical.

Une caractéristique de ces conversations était la place accordée à ce que disaient certains clients. Sangeeta et Saroja manifestaient, l'une

⁵ Sangeeta Chaudhari et Saroja Shindigi ont accepté que soient utilisées leurs véritables identités. Elles étaient de toute façon connues dans le quartier sous un nom différent, qui leur avait été donné à leur arrivée dans leurs maisons respectives.

comme l'autre, une sympathie marquée pour des chauffeurs de taxi-scooter, qui venaient se changer les idées en leur compagnie et parfois les emmenaient faire un tour en ville. Les propos de ces hommes m'étaient bien souvent rapportés, et je pouvais percevoir la défiance (réelle ou feinte), l'étonnement et parfois l'admiration dans les commentaires qu'ils suscitaient. Bien qu'il fût souvent question d'autres femmes (prostituées ou tenancières), il n'était en revanche jamais question de ce qu'elles pouvaient dire, un peu comme si, à la différence de la parole masculine, la parole féminine faisait partie pour mes interlocutrices de la routine et n'appelait pas de réactions.

Au bout de quelques mois, Sangeeta et Saroja franchirent le pas et commencèrent à parler d'elles-mêmes : il était un peu question de tout, mais sans cesse elles en venaient au passé et à leurs tribulations, au présent, c'est-à-dire leur existence dans un box de l'une des maisons du quartier des prostituées, avec juste quelques sorties occasionnelles à l'extérieur dans la grande ville, et enfin au futur, indiscernable, mais fait d'un vague espoir d'intégrer l'espace des gens respectables.

Que ce soit au passé, au présent ou au futur, le moment décrit par ces femmes qui parlaient un langage simple et clair s'inscrivait toujours dans un lieu, une analyse quantitative de leur propos révélant une prédominance des notations spatiales. Au-delà du commentaire stylistique, cet article se propose, pour rendre compte du témoignage de ces femmes en marge de la vie normale, d'illustrer l'hypothèse que l'espace vécu, remémoré ou rêvé est l'une des clés de leur discours.

La mémoire d'un parcours : le village et le voyage

Dans les témoignages, la mention du passé, toujours sommaire, tend à s'organiser autour de trois thèmes : le village, l'expérience de l'espace à l'extérieur du village et la route conduisant à la prostitution.

Le village

Sangeeta et Saroja se présentent l'une et l'autre comme originaires d'un « village » (gaon). Même si Aramtoli au Népal, à six roupies en autobus de Biratnagar dans le cas de Sangeeta, et Shindigi dans le Karnataka, à dix roupies⁶ de Bijapur, dans le cas de Saroja, sont de fait de petites localités, il n'est pas tant question pour ces deux femmes d'un village au sens où nous l'entendons que de l'endroit d'où elles sont originaires. Le souvenir du village chez Sangeeta et Saroja est imprécis : il est centré sur l'image

⁶ On note dans les deux cas l'indication de la distance au moyen du prix du billet.

de leur famille, dont elles parlent en énumérant les leurs, déclinant les noms et les situations matrimoniales de chacun, les maladies ou le décès de quelques-uns. La maison familiale n'est pas évoquée, comme s'il valait mieux ne pas en parler, même si occasionnellement il est question d'une vache ou de volailles, suggestion d'un espace réservé aux animaux.

L'expérience de l'espace à l'extérieur du village

Sangeeta évoque Kathmandou, se souvenant précisément du nombre d'heures que met le bus pour y aller, et une « mer », terme par lequel elle désigne un grand lac du Népal, repères imprécis d'un espace du voyage, sans toutefois qu'elle soit à même d'expliquer, ou peut-être tout simplement de se rappeler, les motifs ou la fréquence de ces déplacements.

L'expérience de l'espace à l'extérieur du village dans le cas de Saroja est liée à une histoire personnelle : elle évoque sa fugue de jeune fille hindoue avec un camarade de classe musulman vers Gulbarga, soit à l'extérieur du district de Bijapur, la rupture avec celui qu'elle désigne comme son marad (« homme en tant que compagnon, concubin » dans le parler des prostituées), le départ précipité, le trajet du retour au village, le conflit avec sa famille qui la pousse à repartir le jour même — cette fois pour gagner sa vie —, la migration vers Bombay dans la zone portuaire de Turbha (ou Trombay), où elle se retrouve à faire du ciment sur un chantier de construction.

La route conduisant à la prostitution

La route qui mène au quartier des prostituées de Poona est en fait dans la continuité de l'expérience de l'espace à l'extérieur du village.

— Sangeeta ne donne pas d'explications à ce qui lui est arrivé : elle est partie « comme ça » pour une « promenade » avec des « compagnes » (saheli), et s'est retrouvée, à l'issue d'un long voyage dont elle énumère les étapes, vendue dans une maison de prostituées. Elle sait — elle sait notamment le prix qu'on lui disait de rembourser (40 000 roupies) — mais elle se tait, préférant ne se souvenir de rien !

— Dans le cas de Saroja, le trajet vers Poona s'apparente à une nouvelle fuite : elle s'échappe de Turbha non seulement pour arrêter de faire un métier qu'elle décrit comme dégradant (et qui ne rapporte rien), mais aussi pour échapper au harcèlement de la part d'un sexagénaire qui s'était mis en tête de lui proposer un beau mariage. Elle s'enfuit donc à Poona et y rejoint sa sœur aînée, Anashuya, qui la fait accepter dans la maison où elle-même « pratique le métier » depuis dix ans déjà.

L'âge de la prostitution :

Le quartier des prostituées et ses frontières

Le quartier des prostituées, désigné par l'euphémisme « cité de l'amour » (premnagar), occupe une partie de Budhwar Peth : entre deux carrefours de la grande artère commerçante de Laxmi Road, on « pratique le métier » dans les maisons de petites ruelles (bol, ali ou lane) perpendiculaires ou parallèles à la grand-rue. Pour comprendre l'espace des prostituées, l'on procédera d'abord à une description des lieux de prostitution, avant d'accompagner leur pas dans le quartier et dans la ville.

La disposition du quartier

En venant de l'ancien cantonnement britannique, le Camp, à l'est de la ville, la ruelle parallèle à Laxmi Road sur la droite, Damdhare Bol, est décrite par les prostituées comme une ruelle mal famée, où échouent les femmes les plus malchanceuses, voire malades, ainsi que les « eunuques » (hijda), sorte de coupe-gorge où les clients sont censés se faire « couper les poches ». De l'autre côté de Laxmi Road, Dane Ali et Margi Lane ne présentent pas un spectacle beaucoup plus réjouissant, mais les femmes s'y sentent mieux, en particulier du fait de l'absence des hijda, et s'y trouvent plus « belles », faisant remarquer que le prix de vente d'une fille dans une maison, de 10 000 à 20 000 roupies pour Damdhare Bol, passe ici à des sommes comprises entre 40 000 et 100 000 roupies. C'est dans Dane Ali, Margi Lane et d'autres ruelles de cette partie du quartier que se trouvent les grandes maisons de prostituées, Disco, Welcome ou encore Taj Mahal, bâtisses construites récemment et plus imposantes qui permettent aux femmes de repérer l'espace.

Le paysage architectural

Budhwar Peth est un vieux quartier de Poona. Même si les grandes bâtisses traditionnelles de type vada sont absentes du quartier des prostituées, on en trouve quelques-unes dans le voisinage, et surtout il est impossible d'appréhender l'économie de l'espace des maisons de prostituées sans référer à ce type d'habitat. Le terme vada, non spécifique en marathi, réfère, dans la région de Poona, à des bâtiments massifs pourvus d'un mur d'enceinte (percé de petites fenêtres à barreaux, et avec un porche à l'entrée), d'une cour intérieure (parfois plusieurs) et d'étages, le tout regroupant, dans un véritable dédale d'escaliers, l'ensemble des logements d'une famille élargie. Si les vada appartiennent désormais à un passé révolu, les bâtiments du quartier des prostituées, construits pour la plupart entre

1900 et 1960, continuent de présenter une économie de l'espace qui ne s'écarte pas fondamentalement de celle des vada, suggérant que, dans le passage des vada traditionnels aux immeubles modernes, il n'y a pas eu de solution de continuité. Les précisions architecturales n'épuisent pas la description de ce type d'habitat, qui se caractérise par une circulation interne et un mode de vie très originaux.

Les maisons de prostituées

L'entrée dans les maisons s'effectue soit par une porte donnant sur un couloir puis une cour intérieure, soit par un petit escalier très raide conduisant à un premier étage où l'on trouve une première série de logements et un accès à une terrasse jouant le même rôle que la cour intérieure du rez-de-chaussée. Si cet escalier d'entrée à une suite, il ne va jamais bien loin, et, dans tous les cas, il ne constitue jamais un escalier central sur lequel donneraient tous les logements. On a au contraire, et c'est là une particularité de ces maisons, comme dans les vada traditionnels, une multitude de couloirs et d'escaliers (parfois de simples échelles), partant de n'importe quel endroit pour conduire à un étage supérieur ou dans une partie plus basse de la structure. Pour accéder à un logement particulier, il faut donc parfois en traverser plusieurs autres. Qui plus est, les maisons d'une même ruelle peuvent communiquer entre elles par des portes basses au niveau des cours intérieures ou des terrasses, et il n'est pas impossible de descendre toute une rue par l'intérieur des différents bâtiments !

On ne soulignera jamais assez le mode de vie très communautaire impliqué par ce type d'habitat. Les logements — on ne peut pas parler d'appartements —, qui peuvent être nombreux (jusqu'à plus de vingt) et ne sont jamais complètement isolés, partagent de nombreuses parties communes. L'eau courante est dans la cour ou à l'arrière du bâtiment, où l'on trouve des endroits dallés pour la vaisselle et la lessive des femmes : à chaque étage, il n'y a guère plus d'un ou deux robinets, qui ne fonctionnent guère que le matin et le soir, aux heures de l'approvisionnement par la municipalité, et encore uniquement si la pression de l'arrivée d'eau est suffisante. Les logements et certains couloirs ont leurs murs aménagés en box, les pièces dignes de ce nom servant de salles communes, de remises ou d'appartements pour les tenancières. Les salles de bains ne sont parfois

que de simples recoins obscurs pourvus d'un dallage et d'un écoulement d'eau, mais non forcément d'une fermeture ou d'un robinet⁷.

Un espace féminin hiérarchisé entre les différentes occupantes de la maison

Pour bien appréhender l'occupation de cet espace tant surutilisé que surpeuplé, il faut dire un mot de la hiérarchie qui existe entre les différentes occupantes des maisons. Parmi les prostituées, on distinguera celles qui ne sont pas libres, et doivent rembourser leur prix d'achat, de celles qui sont libres, soit qu'elles soient venues librement, soit qu'elles se soient déjà rachetées. D'une manière générale, les prostituées ne peuvent prétendre qu'à la moitié du prix de la visite d'un client, l'autre moitié allant à la tenancière à qui il est d'usage qu'elles donnent encore une roupie supplémentaire, la roupie auspiciuse de toute transaction dans le pays marathe. Aussi longtemps qu'une tenancière ne s'estime pas remboursée de son investissement, elle ne reverse pas aux prostituées la part qui leur est due, mais elle prend alors en charge leur nourriture, une garde-robe minimum et leurs dépenses de santé, les extras (vêtements, cosmétiques, montres, etc.) s'acquérant avec les bakchichs offerts par quelques clients. Une femme qui devient libre perçoit certes son gain, mais du jour au lendemain elle doit tout payer, repas (entre vingt et trente roupies par jour, soit entre six-cents et près de mille roupies par mois), vêtements, soins médicaux, prendre soin elle-même de l'entretien de ses affaires ou bien employer quelqu'un pour le faire et surtout faire face à la précarité de sa nouvelle situation dans la maison, où elle n'est plus que tolérée, à la merci de la tenancière, qui peut à tout moment lui demander d'aller offrir ses services ailleurs⁸.

Au sommet de cette hiérarchie, le contrôle de la maison, et donc des femmes, est exercé par la « tenancière » (gharvali), appelée par les prostituées *aunty* (de l'anglais). Les tenancières sont elles-mêmes d'anciennes prostituées,

⁷ Bien que le ménage soit assuré par d'anciennes prostituées qui continuent de gagner leur vie dans le quartier, l'hygiène est déplorable : les préservatifs restent éparpillés après usage ; les murs et le sol sont colorés du crachat rouge, vite indélébile, produit par le mâchement de feuilles de bétel et des nombreuses chiques astringentes, que clients et prostituées consomment à longueur de journées. Dans un espace confiné, où les fenêtres sont rares et de petite dimension, les matelas, les draps et les couvertures sentent vite le renfermé. Les rats ne se privent pas de circuler sous les lits et les cloisons, cependant que punaises et cafards pullulent à certaines époques de l'année.

⁸ Malgré ces inconvénients, la liberté, chèrement acquise, est une situation enviée des autres prostituées : les femmes libres n'ont plus besoin d'être accompagnées pour sortir, et elles peuvent refuser des clients. Certaines jouissent de la confiance de la tenancière et ont acquis le rang de « grande sœur » (*didi*), ce qui leur confère une autorité parmi leurs *saheli*.

que leur habileté à faire des comptes et leur débrouillardise ont désignées dans le milieu comme de possibles gharvali, et surtout qui ont pu se constituer ou emprunter le capital nécessaire pour diriger une maison, car il faut de l'argent tant pour louer des pièces que pour se procurer de nouvelles filles, subvenir à leurs besoins et bien sûr « graisser certaines pattes ». Dans le cas d'immeubles importants, il y a plusieurs tenancières exerçant leur emprise sur un territoire bien déterminé et coexistant de manière plus ou moins harmonieuse. Les gharvali, étant la plupart du temps des locataires, dépendent à leur tour d'un propriétaire⁹ (malak).

L'espace du « métier » et les périls de la rue

Les prostituées vivant dans les maisons, chacune est affectée à un box, espace fruste pouvant à peine contenir (en surface) un étroit lit métallique, dont l'atmosphère se limite à un petit ventilateur poussiéreux, à des photos de stars de Bollywood et à la présence d'une ampoule diffusant une lumière colorée. Il ne s'agit pas d'un espace personnel : les femmes y dorment à deux, voire plus, et c'est là qu'elles reçoivent les clients (grahak ou customer), omniprésents de midi jusqu'à minuit, le box devenant alors l'espace du « métier ». Le client ne va pas directement dans les box, il y est amené par une prostituée, et seuls les habitués se rendent d'eux-mêmes dans les salles d'attente¹⁰. C'est en effet aux femmes d'aller vers le client, et, pour cela, elles doivent aller le chercher, l'attendre et l'attirer — ce qui selon Sangeeta place les prostituées dans une situation comparable à celle des chauffeurs de taxi-scooter ou des marchands ambulants.

L'espace de ce « racolage » du client, qui suppose de sortir de la maison et d'aller dans la rue, est des plus problématiques pour les femmes, car s'applique alors l'une des rares législations en vigueur concernant la prostitution en Inde : la loi stipule en effet l'interdiction de racoler dans les lieux publics et les deux cents mètres environnants. L'interprétation de

⁹ Quand le propriétaire habite dans la maison, son logement est un espace à part, espace confortable, propre et surtout luxueux, qui fait rêver celles qui vivent dans les box. La propriétaire de la maison de Saroja, Sonabaï, était dans le « métier » il y a plus de trente ans, quand les clients ne payaient qu'une seule roupie pour une fille et trois roupies pour une nuit — les prix sont maintenant 25, 50 ou 100 roupies et 500 roupies respectivement. Sonabaï a gravi les nombreux échelons de sa profession à la force de ses poignets et de sa capacité d'épargner, d'emprunter et d'investir dans les recrues les plus rentables : elle vit, et reçoit, dans une chambre somptueuse, avec au milieu une grande couche qu'elle occupe à la façon d'un trône, désignant à l'attention du visiteur, dans le coin, le temple domestique abritant l'effigie de la grande déesse du Karnataka, Yellamma, et sur les murs les photos immortalisant le grand événement de sa vie, sa rencontre avec Indira Gandhi, Premier Ministre de l'Inde, venue une fois visiter le quartier.

¹⁰ Il n'y a pas assez de box pour toutes les passes, et les clients doivent attendre avec les femmes dans les salles d'attente qu'une place se libère.

cette loi est variable dans le contexte de Budhwar Peth : la plus défavorable pour les prostituées est d'étendre la notion de lieu public à toutes les ruelles du quartier, ce qui les met partout dans l'illégalité, mais même l'interprétation qui leur semble la plus favorable, celle qui consiste à ne considérer comme espace public que Laxmi Road, n'en est pas moins lourde de dangers, la plupart des maisons se trouvant en effet à moins de deux cents mètres. La situation se complique avec la présence d'un poste de police dans Dane Ali, et les policiers ne se privent pas d'arpenter le quartier, sous le prétexte de prévenir le trafic des filles mineures. Dans la pratique, si les prostituées les plus audacieuses — ou, comme dit Saroja, les plus en manque de clients — s'aventurent sur Laxmi Road, et cela uniquement la nuit lorsque les commerces ont baissé leurs rideaux, en général les femmes attendent groupées sur le pas de la porte d'entrée des maisons, de manière à pouvoir se réfugier à l'intérieur en cas d'une ronde de police. Les clients circulent librement et repèrent les prostituées, lesquelles préfèrent, au dire de Sangeeta et Saroja, rester passives, le visage impassible — se distinguant des hijda de Damdhare Bol, qui ont des techniques de racolage très démonstratives. Mais ce racolage au profil bas ne met pas à l'abri de l'arbitraire des policiers, car ces derniers, dans une interprétation très large de la notion de lieu public, vont parfois jusqu'à envahir les maisons et emmènent au poste quelques femmes, qu'ils libèrent dans les heures qui suivent moyennant un bakchich de plusieurs centaines de roupies. Pour une sécurité maximale — mais celle-ci ne peut jamais être totale — les tenancières s'acquittent d'un hapta (« semaine », d'où « versement périodique — à la mafia ou à la police »), afin de mettre leurs femmes à l'abri des raffles.

Sortir dans la ville

Sortir de la maison, faire un tour avec une sahebi, accompagner un client à l'extérieur est le privilège des filles libres ou de celles qui ont l'entière confiance de leur tenancière. Toutes les femmes savent très bien que la maison et le quartier des prostituées ne sont pas le bout du monde : villageoises, habituées à de petites localités, elles ont été confrontées dès leur arrivée à Poona à l'espace urbain, qu'elles ont intégré tant bien que mal. Sangeeta et Saroja ont parcouru à de nombreuses reprises la ville, mais son immensité ne cesse de les dérouter : en particulier, quand Sangeeta évoque le nom de certains quartiers, elle avoue ne pas comprendre pourquoi tous ces « villages » ne sont pas clairement séparés les uns des autres.

L'accès à l'extérieur, raconte Sangeeta, qui a vécu dans le quartier plusieurs années sans être libre, a été graduel. Elle commence par évoquer les discussions, à la porte de sa première maison, celle où elle a passé trois années à se racheter, avec les clients, notamment les immigrés népalais venus travailler ou faire des études à Poona, le marad d'une didi qui l'avait prise en affection, mais aussi des chauffeurs de taxi-scooter et des marchands ambulants opérant aux alentours : dans les conversations, ils ont mentionné leurs quartiers et décrit leurs allées et venues dans la ville. Les premières expériences de Sangeeta à l'extérieur de la maison datent de l'époque où elle a commencé à paraître suffisamment adulte, sûre d'elle-même et capable de s'exprimer en hindi pour ne pas attirer l'attention et passer inaperçue. Au bout de presque deux années, sa tenancière l'a donnée à des clients qui l'ont emmenée dans des hôtels bon marché du quartier de la gare. Elle a pu également sortir, au début accompagnée par une autre prostituée, pour aller au cinéma, manger des snacks dans les cafés, et surtout elle a pris goût aux quartiers commerçants de Laxmi Road et de la grande artère du Camp, Mahatma Gandhi Road, évoquant la première fois où ses bakchichs lui ont permis d'acheter un pantalon en jeans à six cents roupies¹¹.

L'espace s'est peu à peu ouvert pour Sangeeta, qui se repère maintenant assez bien dans la ville. Elle apprécie notamment l'anonymat de la foule, le moment où rien ne la désigne comme prostituée. Elle est même allée avec des clients, tout comme Saroja, dans les stations de montagne des Ghâts occidentaux situées à deux ou trois heures de route de Poona comme Lonavla et Mahabaleshwar. Fin 1996, une sortie avec d'autres sahebi a tourné au drame, lorsque le taxi-scooter qui les ramenait de Khed-Shivapur a été accidenté : Sangeeta a eu la chance de s'en sortir avec sept blessures externes recousues de manière artisanale lui laissant autant de cicatrices encore boursouflées. L'accident et ses suites constituèrent un tournant dans son existence de prostituée : sa tenancière la libéra et la remercia dès qu'elle fut remise sur pied, et elle « pratique le métier » à présent, souvent avec les mêmes clients, dans une maison voisine qui a bien voulu l'accepter.

¹¹ La société de consommation et ses appâts touchaient de plein fouet les femmes de *Budhwar Peth*, qui rêvaient alors de montres, même si bien peu savaient lire l'heure, de walkmans et de vêtements à l'occidentale du type jeans ou T-shirt !

En guise de conclusion : le monde normal et l'espace du rêve

Le mot de la fin doit revenir aux deux femmes dont les paroles sont à l'origine de ce texte. La question qui les hante est celle de leur futur, et elles notent que personne ne peut les aider, ni les services sociaux du Gouvernement, ni les organisations non-gouvernementales qui distribuent des préservatifs et donnent des informations sur le sida — mais qui ne servent plus à rien quand on l'a attrapé selon Saroja —, ni non plus le visiteur européen qui vient les faire parler. Sangeeta et Saroja disent que le futur dépend d'un dieu (*bhagvan*) et du destin (*nasib*) ! Elles savent plus ou moins ce que deviennent les autres prostituées : les plus chanceuses se marient avec des chauffeurs de taxi-scooter ou des serveurs de restaurants, bien peu deviennent tenancières, certaines vieillissent dans le quartier et vivent en se mettant au service des plus jeunes, d'autres partent mendier, bien rares sont celles qui retournent dans leur village et y trouvent une place. En dépit de tout, mais aussi en dépit du fait que les prostituées sont mieux placées que quiconque pour comprendre les failles de l'institution du mariage, les femmes de Budhwar Peth rêvent de quitter leur marginalité et de regagner le reste du monde, ce qui signifie pour des villageoises comme Sangeeta et Saroja se marier et avoir un espace à soi. Les discussions avec l'une et l'autre montrent en effet que leur principale préoccupation est d'ordre matrimonial et spatial, résultant d'une conscience de la précarité du futur dans le « métier », et n'a pas grand-chose à voir avec des considérations morales ou avec on ne sait quel sentiment de honte ou de dégoût vis-à-vis de la prostitution. Les prostituées se considèrent de fait comme des « travailleuses » à part entière, avec en plus, dans le contexte de Poona, de nombreux avantages matériels, et Saroja et Sangeeta disent préférer de beaucoup leur condition présente à celle des femmes que l'on fait trimer dans les champs ou sur les chantiers de construction.

Dans l'immédiat, Saroja prétend gagner, grâce à sa peau blanche et à ses cheveux châtons, jusqu'à dix mille roupies par mois, argent qu'elle envoie régulièrement par la poste à sa mère dans le Karnataka pour le placer sur un compte d'épargne. Son objectif est de trouver un mari, de construire avec sa fortune une « maison en dur » (*pakka ghar*), avec au moins deux pièces, et ainsi de devenir quelqu'un dans son village. Sangeeta, qui gagne des sommes plus modestes, n'est pas très au fait de la réalité : elle quittera la prostitution quand elle aura deux cent mille roupies d'économies, mais, pour l'heure, elle dépense tout ce qu'elle gagne et n'a même pas de compte en banque. Elle se voit de retour au pays (*muluk, gaon*), avec un mari et de l'argent pour acquérir une petite boutique (*dukan*) !